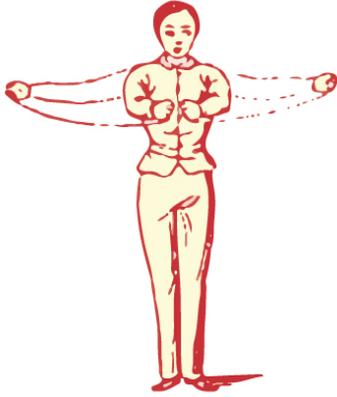


Dalila Arpin interviewe Marie-Claude Sureau¹



Dalila Arpin — Tu as choisi de nous parler d'une phrase de Lacan, dans les *Écrits*, qui te parle.

Marie-Claude Sureau — Oui, c'est « Il est clair qu'il s'agit là d'un désordre provoqué au joint le plus intime du sentiment de la vie chez le sujet... »². Il s'agit de Schreber dans ce début de phrase.

D. A. — C'est une phrase que nous connaissons bien et qui a justement beaucoup de résonances pour nous. La première question que je vais te poser, c'est pourquoi tu as choisi cette phrase ?

M.-C. S. — Cette phrase m'a été une boussole dans la clinique, dans les cas pour lesquels la question diagnostique est problématique et où parfois seul le sentiment de la vie est l'indication que quelque chose est touché. Il se manifeste à travers les idées noires, l'idée du suicide, dans des cas de graves dépressions. Et je trouve que cette phrase de Lacan ramasse un point qui est très précis, repris souvent dans notre champ et qui est très utile.

D. A. — C'est une phrase que Lacan amène en parlant de la forclusion. Après avoir présenté la formule du désir de la mère qui renvoie au désir de l'Autre, Lacan parle de la forclusion. Il l'introduit justement par rapport à Schreber pour parler de son désarrimage du sentiment de la vie. Tandis que nous avons l'habitude d'en parler plus pour les variétés de l'humeur.

M.-C. S. — Tout à fait, et c'est une phrase que Jacques-Alain Miller a reprise à propos des psychoses ordinaires, ce serait parfois le seul indice de la psychose. Il l'a reprise de façon intéressante dans trois occurrences : d'un point de vue social, d'un point de vue du corps et d'un point de vue subjectif.

D. A. — Tu peux nous en dire un petit peu plus ?

M.-C. S. — Premièrement, au niveau social³, il peut y avoir une déconnexion du sentiment de la vie ou bien une sur-connexion du sentiment de la vie sociale. Pour des sujets totalement identifiés à leur travail il peut y avoir écroulement, voire décompensation lorsqu'ils se retrouvent au chômage. Deuxièmement, au niveau du corps, le corps ne tient pas. Il faudrait serrer le corps en fait, et le sentiment de la vie s'en va... Par exemple, j'ai reçu une patiente qui a fait plusieurs tentatives de suicide, et pour laquelle le diagnostic entre névrose et psychose était très compliqué. Le seul point sur lequel on pouvait plutôt avoir l'idée de la psychose, c'est le moment de certitude où la vie ne vaut plus rien. Il y a un point mélancolique, mais qui va se nouer dans le corps avec l'idée qu'elle a un trou dans le ventre. À ce moment-là elle prend des médicaments et alors elle essaie de se tuer.

¹ Marie-Claude Sureau est psychanalyste, membre de l'ECF (AME) et Analyste de l'École (AE) en exercice.

² Lacan, J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 558.

³ Cf. Miller, J.-A., « Effet retour sur la psychose ordinaire », *Quarto*, n° 94-95, janvier 2009, p. 40-53.

D. A. — C'est vrai que le lien entre les deux points, la psychose et la mélancolie, est déjà dans le texte de Lacan parce que quand il parle de la forclusion, il parle du trou au niveau de l'Autre qui entraîne le trou dans la signification phallique. Il dit justement que dans le texte de Schreber, il manque le nom de certaines personnes qui étaient vivantes. Autrement dit, il y a déjà des trous dans le texte et aussi dans toute une partie du chapitre suivant des *Mémoires d'un névropathe* de Daniel-Paul Schreber. La seule chose sur laquelle s'appuie Freud, c'est le texte de Lord Byron, le Manfred, qui est le récit d'un mélancolique, un héros qui a le spleen, qui souffre, en l'occurrence et qui est torturé parce qu'il a tué quelqu'un. On comprend que cela concerne la demi-sœur, de telle sorte qu'il y a un côté incestueux dans cet amour. Il l'aurait tuée alors qu'il l'aimait, si bien qu'il est rongé par le remord. Et cela a été comparé à Faust parce qu'il invoque les esprits pour qu'ils le délivrent de ces souvenirs qui le hantent, qui le torturent. Ce sont deux questions qu'on retrouve entrelacées dans les états mélancoliques.

M.-C. S. — Et ça se noue dans le corps.

D. A. — C'est ça.

M.-C. S. — Et là l'événement de corps rappelle ce côté où le sentiment de la vie ne tient pas. C'est un point qui m'a beaucoup aidée pour une analysante. Quand elle était enfant, sa mère était enceinte. Elle est revenue de la clinique sans enfant. La patiente a interprété que sa mère avait un trou dans le ventre. Dès lors, dès que quelque chose dans sa vie surgit de difficile, elle éprouve ce trou dans le ventre. Le sentiment de la vie s'en va et alors surgit l'envie de se tuer.

D. A. — Et c'est vrai que ça oriente beaucoup dans la clinique, ce point-là. Parfois on n'a pas d'autres points sur lesquels s'appuyer dans notre travail.

M.-C. S. — Il n'y a pas de néologisme, il n'y a pas de...

D. A. — De phénomènes élémentaires, c'est ça.

M.-C. S. — Au fond on pourrait parler d'une paranoïa sensitive.

D. A. — C'est ça.

M.-C. S. — Et je trouve que cette phrase de Lacan nous oriente bien. Le point de vue subjectif, c'est qu'à ce moment-là « la vie ne vaut rien »...

D. A. — Ça ne vaut pas la peine de vivre...

M.-C. S. — Le sujet peut avoir l'impression d'être le pire dans tous les domaines.

D. A. — Oui, avec le sentiment d'indignité qui caractérise ces états.

M.-C. S. — Miller reprend ce terme. Il y a aussi le terme de désordre qui m'a intéressée. J'ai trouvé un texte d'Hélène Bonnaud dans le *Scilicet* sur « Les psychoses ordinaires et les autres », où elle parle des questions du désordre. Elle dit même « désordre parlant », quand la pulsion se localise dans le corps pour y ajouter son quota de jouissance. En même temps, elle dit que le désordre, c'est la vie, c'est la présence de la pulsion dans le corps et que dans la clinique il y a des variations quant à ce sentiment de la vie. Il peut aller d'un rejet, une forme de rejet vital où la libido est écrasée par un profond désinvestissement du monde, à un état de dépression sans raisons précises. Miller dit que, dans les psychoses ordinaires, le désordre

évolue sans bruit, sans expression, mais avec un trou, une déviation ou une déconnexion qui se perpétue. *Le désordre qui évolue sans bruit*, je trouve qu'on peut vraiment repérer ça dans le trajet...

D. A. — D'une vie par exemple. C'est ça, des gens qui se traînent une certaine morosité, on peut dire, pendant toute une existence, sans que ça pose problème à un moment donné, mais qui ont une façon de vivre comme ça.

M.-C. S. — Ce sont des cas qu'on peut retrouver au CPCT par exemple. Au CPCT on essaye de trouver un petit ordre, un ordre qui n'est pas l'ordre phallique, mais qui, pour chacun, chacune, est un ordre à trouver.

D. A. — Effectivement, dans d'autres cas, il peut y avoir quelque chose qui confronte le sujet à un traumatisme ou à une perte. On s'aperçoit que le sentiment de la vie tenait à un fil. J'aime bien aussi cette partie de la phrase « le joint le plus intime », parce qu'on a l'impression que ça tient à un fil et quand ce petit fil est brisé, c'est là que ça s'effondre. Cela nous donne une indication clinique de la conduite de la cure. Parce que parfois, c'est ça notre travail, le rattacher, rétablir la connexion à ce joint.

M.-C. S. — Miller parle du serre-joint.

D. A. — Voilà !

M.-C. S. — Il faut trouver le serre-joint pour faire tenir le nœud. Joyce c'est l'ego, mais là, il faudrait trouver le serre-joint. Miller ajoute ce terme de serre-joint au joint le plus intime du sentiment de la vie.

D. A. — Ça fait tout à fait penser à ça : serrer à nouveau cette petite vis, qui était peut-être la seule, qui faisait tenir le sujet attaché à la vie.

M.-C. S. — J'ai eu l'occasion d'écouter des personnes qui recevaient dans un cadre similaire au CPCT, un homme dont le nom renvoyait au nom d'une machine dans l'industrie. Je peux dire c'était Monsieur Tiers par exemple. Il y avait la machine de Monsieur Tiers, mais soudain l'entreprise a remplacé la machine, et ce n'était plus possible, il s'est écroulé.

D. A. — Et il s'appelait du même nom que la machine ?

M.-C. S. — Il s'appelait du même nom que la machine.

D. A. — Et il était attaché par ce petit joint.

M.-C. S. — Ce petit joint qui tenait, qui avait tenu jusqu'à quarante-cinq ou cinquante ans et d'un seul coup, la machine a changé. Elle n'a plus le même nom que lui. Sans substitution possible, il y a eu un déclenchement.

D. A. — Oui.

M.-C. S. — Alors j'ai retrouvé un terme de Miller « le désordre le plus intime de l'acte sexuel ».

D. A. — Là, cela nous ramène dans une autre dimension de la vie.

M.-C. S. — J'ai reçu des adolescents, perdus dans la sexualité, qui ne savent pas s'ils sont homosexuels ou hétérosexuels et pour qui la rencontre sexuelle peut être traumatique,

toujours sur le bord du déclenchement. Il me semble qu'il y a, dans ces cas, un désordre au joint le plus intime de l'acte sexuel.

D. A. — Parce que pour d'autres ça les reconnecte à la vie. Ils ont besoin de ça, justement pour se sentir vivants. Il y a aussi un point très intéressant, il est évoqué dans le volume *Conversation Uforca*, édité sous le titre : *Variétés de l'humeur* aux éditions Navarin. J.-A. Miller met en relief la liaison mélancolie-sublimation. Il y a une quinzaine d'années, il y a eu une exposition au Grand Palais sur la mélancolie, où l'on voyait des œuvres magnifiques. La mélancolie est vraiment un moteur pour beaucoup d'artistes. C'est quand même un volet intéressant de la question parce que justement J.-A. Miller dit que cela avait déjà été signalé par Erwin Panofsky dans *Saturne et la mélancolie*, et il explique que comme il y a un dérèglement au niveau de la jouissance pour le mélancolique, il est encore plus appelé à sublimer. Il a vraiment besoin d'une sublimation justement comme un régulateur de jouissance pour se rattacher à la vie. Et c'est pour ça que l'on trouve dans l'histoire de la peinture, de la littérature, de l'art en général beaucoup de mélancoliques.

M.-C. S. — C'est très intéressant.

D. A. — Les sujets mélancoliques en ont plus besoin que les névrosés ordinaires qui s'arrangent avec la vie...

M.-C. S. — Alors là, on pourrait dire quoi ? Que l'art est un sinthome ?

D. A. — Voilà comme un serre-joint, l'art serait un serre-joint qui est là parmi les moyens proposés par la culture. C'est pour ça que beaucoup d'artistes ont peur de faire une psychanalyse. Ils appréhendent la perte de leur moteur de création qui est, en l'occurrence, la mélancolie.

M.-C. S. — Oui, oui tout à fait.

D. A. — Dans cette conversation Uforca, il y avait aussi le commentaire d'Éric Laurent qui disait que les artistes contemporains ont beaucoup recours à la sublimation, ce qu'on constate, par exemple, dans les installations. Et on peut aller au-delà du beau, pour faire parfois quelque chose qui peut être même dégoûtant.

M.-C. S. — Le désordre peut être montré.

D. A. — Le désordre peut être montré exactement.

M.-C. S. — Le désordre peut être sublimé et n'entraîne pas forcément la mort, enfin l'envie de mourir.

D. A. — C'est ça. J.-A. Miller soulignait l'effort extraordinaire pour coïncider avec le sentiment de la vie du sujet mélancolique et/ou maniaque. Il y a à la fois une tentative de guérison parfois, même si ça peut être difficile à voir.

M.-C. S. — Dans la manie, je ne sais pas si le sentiment de la vie est touché, il y a une toute-puissance. C'est plutôt le sentiment de la mort qui est dénié.

D. A. — C'est ça. Miller explique que le sujet est délesté du poids de l'objet, dans la manie. Donc il y va. Ça glisse de façon métonymique parce qu'il n'y a pas d'objet qui le leste, ni du surmoi qui lui mette des limites. Le sujet court, séparé de la chaîne signifiante.

M.-C. S. — Dans son introduction à *L'Envers de la biopolitique*⁴, Éric Laurent dit que ce n'est plus tellement à partir du sentiment qu'on s'oriente maintenant dans la clinique, mais plutôt à partir de l'événement de corps. Mais il me semble quand même que le sentiment de la vie on l'approche par les événements de corps. C'est-à-dire qu'on voit ces gens qui n'ont plus faim, qui ne dorment plus, qui négligent leurs besoins vitaux

D. A. — Qui se laissent mourir...

M.-C. S. — Voilà, ils ne sont plus nécessaires et donc il y a des événements de corps.

D. A. — Dans certains états anorexiques très graves on peut trouver ça.

M.-C. S. — Tout à fait.

D. A. — La personne ne se nourrit plus, maltraite son corps comme un déchet.

M.-C. S. — Ou travaille des heures et des heures, sans repos, sans sommeil. Donc de l'événement de corps, on pourrait dire aujourd'hui « le désordre le plus intime de l'événement de corps ».

D. A. — Oui, c'est ça, ce se serait une formulation plus 21^e Siècle.

M.-C. S. — J'ai pensé aussi au phénomène de corps et au cas d'une jeune fille qui a des idées noires, qui veut mourir de temps en temps. Elle se promène avec une ombre à côté d'elle, « l'ombre noire ». Donc ce n'est pas l'ombre noire de Barbara qui dans sa chanson parle de l'inceste, mais pour elle l'ombre noire a une forme humanoïde. Elle l'accompagne, comme les idées de se faire du mal ou de se tuer. Donc c'est un phénomène de corps et quand surgit ce *la vie ne vaut rien* elle a envie de se tuer à ce moment-là. C'est déclenché par exemple par une réflexion du père, quand il doute de ses capacités. J'ai reçu sa mère qui m'a expliqué que quand cette enfant est née, elle a pleuré pendant des jours et des jours. Elle était inconsolable et la mère ne savait pas quoi faire avec cette enfant. Il y avait quelque chose de la vie qui se manifestait par les pleurs, par le côté inconsolable.

D. A. — Et qui marque la façon d'être au monde de ce sujet.

M.-C. S. — Voilà, c'est ça. Profondément, il y a quelque chose du sentiment de la vie qui ne tient pas bien et qui passe par ce petit désordre de l'ombre et de la tristesse. Alors c'est un phénomène élémentaire, ce petit désordre l'accompagne probablement comme ça quand cette ombre surgit. Et dans les entretiens elle vient mettre au point une façon de mettre cette ombre à distance.

D. A. — Et puisque durant ces années, tu es censée témoigner sur ton propre cas, est-ce qu'il y aurait des choses qui résonnent pour toi avec cette citation de Lacan ?

M.-C. S. — Le sentiment de la vie, le désordre... Du désordre, oui. Certainement. Un certain désordre dans la façon de travailler, de mener ma vie sûrement, mais pas du sentiment de la vie.

⁴ Laurent É., *L'Envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance*, Paris, Navarin / Le Champ freudien, 2016, p. 21 : « C'est la contrepartie de l'objet de jouissance placé aux commandes de la civilisation. La nouvelle forme politique ainsi produite n'est pas celle du sentiment, comme on le dit trop souvent, mais celle des affects, au sens de l'événement de corps. »

D. A. — C'est plutôt le mot désordre qui fait écho, alors ? De quelle façon ?

M.-C. S. — Une espèce de façon d'être désordonnée au niveau de la façon même d'organiser mon travail, il faut un effort pour mettre les choses bien ordonnées. Je ne suis pas très obsessionnelle de ce point de vue-là.

D. A. — Tu veux dire par exemple pour organiser un exposé, un texte...

M.-C. S. — Voilà, les idées viennent, mais pour les mettre en ordre, c'est plus compliqué. Mais le sentiment de la vie n'a pas...

D. A. — N'a pas été touché pour toi.

M.-C. S. — Non, j'aime la vie, je crois.

D. A. — Voilà, c'est peut-être ça qui résonne pour toi : comment se fait-il que pour d'autres le sentiment de la vie manque ou n'y soit pas ?

M.-C. S. — C'est en effet cela la question.

D. A. — Je peux confirmer ça parce que je trouve que tu es très joyeuse dans ton énonciation, et je suis moi-même sensible à ça, (ce dont j'ai témoigné aussi). Donc c'est ça, c'est de pouvoir aider les autres à s'approcher de ça, dans cette question pour toi. Et dans le désordre est-ce que tu es arrivée à transformer ça dans ton analyse ou c'est plutôt ton rapport à ça qui a changé ?

M.-C. S. — J'en ai un peu retrouvé les coordonnées du désordre. C'est-à-dire qu'au niveau symbolique je pense que j'ai eu affaire à l'amour du père. J'ai beaucoup aimé mon père, mais il avait une jouissance très particulière. C'est-à-dire que lui-même était corrélé à un Autre méchant. Il y avait un désordre là et au fond je l'ai beaucoup cru. Je le croyais et cette croyance a été très longue à...

D. A. — À désamorcer...

M.-C. S. — Oui à désamorcer. Et il y avait un ordre, il avait une lecture sur le monde, sur l'ordre du monde qui était paranoïaque.

D. A. — C'est ça.

M.-C. S. — Ça au fond, c'est un désordre d'une certaine façon...

D. A. — Dans le rapport à l'Autre.

M.-C. S. — Oui, pour moi, il s'est agi de s'extraire de ça, ça n'a pas été facile et il m'a fallu beaucoup de temps.

D. A. — C'est intéressant cette remarque parce qu'il y a aussi quelque chose qui est souligné dans le volume de la Conversation Uforca : il y a des mixtes où la mélancolie et la paranoïa coexistent dans certains cas. Binswanger parlait des états mixtes et Kraepelin d'alternances entre les deux états. Dans la clinique, on trouve parfois cette alternance chez des patients paranoïaques qui peuvent avoir des moments très dépressifs.

M.-C. S. — Tout à fait.

D. A. — Et quand ils sont légèrement plus animés, ils deviennent quérulents et revendicateurs. Donc est-ce que peut-être il y a des liens de ce côté-là, dans la vision du monde qui t'a été transmise ?

M.-C. S. — Avec une vision du monde d'un Autre qui avait des certitudes, indéboulonnables...

D. A. — Et en même temps, c'est que dit Lacan dans le Séminaire *Les Quatre concepts...*, ce qu'on hérite du père, c'est toujours ses péchés, sa jouissance. Dans ton cas, ça pourrait se nommer désordre...

M.-C. S. — Oui, tout à fait. Absolument.

D. A. — Merci beaucoup Marie-Claude pour ces éclairages.